

« Huit mois sans retour ... »

Très tôt le matin, un certain jour de Mars, Arielle sortit de l'hôpital où elle avait séjourné une quinzaine de jours. Elle allait revoir tous ses proches et surtout ses parents. Ceux-ci étaient en effet présents devant l'hôpital car nul n'entrait en ce lieu. Vite, elle les aperçut ainsi que deux de ses collègues venus l'accueillir. Une immense joie envahissait chacun. Lorsqu'Arielle s'avança au devant d'eux, elle eût voulu marcher plus vite mais ses jambes flageolaient. Elle était restée huit mois sans marcher. Elle ne s'en souciait guère. Elle était tellement heureuse de ce qu'elle avait vécu. Elle semblait un peu vieillie et ses proches qui la retrouvaient après cette très longue absence s'en inquiétèrent tant soit peu bien qu'elle leur répêât sans cesse que c'était inéluctable et que ses forces allaient revenir bien vite, ce qui n'était peut-être pas totalement vrai d'ailleurs. Les médecins le lui avaient dit.

Dans la steppe, il faisait froid ce matin-là et le ciel était clair. Avant de monter dans la longue voiture noire qui l'attendait, Arielle observa longuement ce ciel que quittait en cet instant une dernière étoile. Seule la silhouette de la lune semblait encore figée dans les cieux. Arielle regardait, rêvait, et ses yeux s'illuminaient. Elle cherchait les mots pour faire partager à ses proches qui l'accompagnaient ce qu'elle avait connu au cours de ces huit mois mais elle craignait que ce ne fût guère possible pour eux de l'imaginer vraiment, de ressentir la même fascination.

Ses parents la pressaient de questions. Lorsqu'ils l'interrogèrent sur ses activités au cours de ces huit mois, elle en parla avec un tel enthousiasme que ses proches redoutaient un peu que ce retour à une vie ordinaire ne fût trop banal pour elle et qu'elle déprimât peut-être. C'était une passionnée et lorsqu'elle s'investissait dans une quelconque mission elle ne songeait plus même à sa santé quelles que fussent les épreuves inhérentes à ce nouveau défi.

Tandis qu'ils s'acheminaient vers l'aéroport, elle songeait à notre planète, toute bleue, et que l'Homme met chaque jour en danger. Alors, ses yeux épousaient à la fois l'extase à la pensée de notre astre et l'indignation, la colère, la révolte, face à l'indifférence de trop de gens en dépit des preuves scientifiques de plus en plus tangibles de la menace d'extinction de la vie animale sur notre Terre suivie ou accompagnée de la disparition de notre propre espèce.

Sans qu'on ne le lui demandât, elle évoquait de temps à autre ses compagnons, leurs origines diverses. Elle insistait sur l'esprit d'équipe qui les anima dès le début et devint au fil des jours une toile d'amitié dans laquelle elle se sentait bien, si bien, qu'au risque de décevoir sa famille, elle se hasarda à dire qu'elle les avait quittés à regret et qu'une certaine tristesse avait même prélué à son retour.

Ils descendirent de voiture et ils se dirigèrent vers le hall d'accueil de l'aéroport où quelques journalistes étaient présents. Les officiels étaient principalement des gradés de l'armée russe, pilotes d'essais pour la plupart, et Arielle reconnut parmi eux un ancien cosmonaute de renommée mondiale qui lui faisait l'honneur de l'accueillir. Une hôtesse de l'air, souriante comme il se devait, lui offrit un bouquet de fleurs. Le directeur de la mission fit un bref discours auquel Arielle répondit avec émotion. Tout cela fut très bref quoique chaleureux dans la tradition des retours sur le sol kazakh. Peu de temps après, l'avion

décollait vers l'Europe, vers Toulouse, la ville rose de son enfance, de ses études, de ses rigoureuses épreuves de sélection.

En ce même jour, Monsieur et Madame Sonois attendaient le retour de Clémentine. Ils n'étaient pas certains que ce fût vraiment ce jour-là car ils avaient déjà connu bien des promesses, des désillusions, de faux espoirs suivis de terribles moments d'abattement. Cette fois, pourtant, ils y croyaient vraiment. La personne qui les avait contactés ne pouvait pas les avoir bercés d'illusions ; elle s'était trop investie dans cette libération et sa prestigieuse carrière, en cas d'échec, eût été bien compromise.

Ce retour avait effectivement commencé . Il avait débuté la veille, en pleine nuit . La porte de bois qui fermait un cachot dans une insoupçonnée anfractuosité d'une paroi rocheuse s'ouvrit brusquement. Madoua, sa compagne d'infortune, eut peur, et, tremblante, elle saisit le bras de Clémentine qui était désormais d'une indifférence totale à ce qui lui arrivait. La résignation avait pris le pas sur son énergie habituelle et elle s'était même préparée psychologiquement à une exécution prochaine qui lui semblait inéluctable. Un gardien au visage dissimulé sous une cagoule venait d'entrer. Il fit signe à Clémentine de prendre tous ses bagages, elle en avait bien peu en vérité, et de le suivre. Madoua et Clémentine voulurent s'embrasser mais leur gardien ne leur en laissa pas le temps. Madoua pleurait et Clémentine ne savait que dire pour la réconforter. Chacune se demandait pourquoi à cette heure Clémentine était contrainte de sortir. Brutalement, il revint au gardien qu'il fallait bander les yeux de Clémentine afin qu'elle ne pût jamais donner de précisions sur ce lieu de captivité, si bien qu'il le fit sans ménagement avec un foulard targui suffisamment opaque.

Clémentine, malgré son foulard, comprit qu'elle se retrouvait à l'air libre. Mais elle se demandait, avec angoisse, si son exécution n'était pas imminente. La seule fois où elle avait quitté quelques minutes son cachot, ce n'était pas pour se rendre à l'extérieur, mais pour rejoindre, par un tunnel bien précaire, une autre partie de cette grotte sobrement aménagée afin d'adresser, via une brève vidéo, un sourire for c  à ses parents pour leur prouver qu'elle était toujours en vie comme ses ravisseurs l'avaient exigé lors de ce montage. Mais elle n'eut pas même le droit de dire un mot. Ses ravisseurs le lui avaient expressément mentionné.

En ce début d'une nuit tant mystérieuse qu'oppressante, maintenue par le bras par un gardien, les yeux toujours band s, elle fut contrainte de marcher quelques minutes qui lui semblèrent bien longues. Ses jambes flageolaient. Voil  six, sept ou huit mois peut-être qu'elle ne marchait plus, mais,   vrai dire, elle avait perdu la notion des jours et était incapable de dire depuis combien de temps elle était captive. Tout journal, même en une autre langue que la sienne, lui était interdit. Elle avait terriblement vieilli au cours de ces huit mois. Malgré son sourire, un sourire contraint, ses proches l'avaient déjà constaté lors de cette brève apparition sur un écran. Dès lors, leur inquiétude quant à la santé de Clémentine fut croissante. Cela poussa inexorablement sa mère et son père, tous deux aide-soignants dans un hôpital , à entreprendre une bien hasardeuse démarche bien que n'ayant aucune relation avec quelqu'un d'important en leur ville. Il semblait donc en ce jour de Mars que leur ténacité et leur intuition avaient enfin permis la libération de leur fille.

Ayant parcouru avec difficulté quelque cinq cents mètres à travers un paysage plutôt aride afin de rejoindre un équipage bien armé, installé dans une vieille jeep, Clémentine fut enfin libérée de son bandeau. Elle observa amoureusement le ciel,

pourtant très noir, non encore paré de toutes ses étoiles. Elle ne l'avait point vu depuis des jours et ce ciel de la fin Mars hésitait à l'aurore des jours précédents entre le bleu accablant de la saison sèche et le moutonnement annonciateur de la saison des pluies. Quand le jour viendrait, légèrement bleuté, le ciel serait à l'image d'une timide renaissance, d'un retour au grand jour. Clémentine ignorait le ciel des jours précédents mais pour elle il ne pouvait qu'être resté constamment noir, menaçant, à peine visible au travers d'une lucarne qui semblait être au niveau du sol. Elle n'en savait rien.

Sa nouvelle escorte lui sembla beaucoup plus humaine et ses anciens gardiens semblaient leur avoir confié Clémentine avec rancoeur. Ils n'avaient échangé aucun mot et avaient toujours gardé leur kalachnikov à la main. Leur visage était resté voilé. Clémentine fut aidée par un conducteur malien pour grimper à bord de la jeep. Ce conducteur malien qui avait longtemps vécu en France voulut engager en Français la conversation. Quel bonheur pour la jeune fille d'entendre notre langue et de retrouver un simple contact humain ! Clémentine avait deviné cette envie de dialoguer de son chauffeur malien mais comme il n'était pas le seul Malien à bord et que l'un d'eux était voilé, elle craignit de mettre en danger la vie de ce chauffeur et de compromettre peut-être son départ définitif du Mali. La crainte d'être exécutée avait cette fois quitté définitivement ses pensées. Elle ignorait totalement pourquoi elle était libérée et quelles tractations ou circonstances avaient pu peser dans cette décision. Son bonheur qui aurait dû être intense, cependant, ne pouvait l'être totalement car l'image de Madoua lui revenait sans cesse. Elle ignorait tout de ce qui arriverait à cette jeune malienne qui était arrivée dans son cachot, un soir, à peine vêtue, et qui était restée prostrée plusieurs jours avec elle. De quoi aurait-elle bien pu discuter avec ce conducteur malien, malgré son apparence avenante, alors que Madoua était toujours otage.

Lorsque ce conducteur, néanmoins, se hasarda à la questionner sur ses activités au cours de ces longs mois d'enfermement, elle sembla embarrassée pour lui répondre ; évasive, elle s'évertua à retrouver quelques occupations dignes d'intérêt. Mais le néant fut la seule réponse. Tout au plus, elle parla de quelques mots gribouillés sur une feuille, de temps à autre, destinés à des proches et remis à l'un des gardiens sans vraiment savoir si ces petits billets, pourtant très anodins, de simples témoignages d'amitié, seraient véritablement acheminés. Plus tard, elle apprendra que pas un seul de ces petits messages ne parvint à quelque ami ou parent.

Son conducteur malien eût voulu l'interroger sur son entourage, sur les personnes qu'elle côtoya au cours de ces huit mois mais il hésita et craignit d'être maladroit, presque indécent. Il se tut donc et une bonne partie du chemin, empruntant cette fois une vraie route, se déroula dans le plus profond silence. Clémentine en avait pris l'habitude. Le mutisme était son quotidien. Au bout de quelques heures, la jeune fille ne put s'empêcher d'évoquer Madoua. Elle confia aux personnes qui l'accompagnaient qu'elle avait à ses côtés cette Africaine, toujours affable, ne sachant rien de plus qu'elle quant aux raisons de sa présence, quant au futur qui l'attendait. Clémentine n'en dira pas plus mais ses yeux trahissaient autant l'émotion que la tristesse. Sans doute songeait-elle au visage de Madoua lorsque l'on était venu la chercher sans lui dire mot. Comme le gardien qui était venu lui avait fait signe d'emmener le peu de choses qu'elle avait été autorisée à garder avec elle, Clémentine avait compris qu'elle ne retrouverait plus Madoua et celle-ci en prit conscience probablement. Elles auraient voulu se dire au revoir, songeant l'une et l'autre que cet au revoir serait plutôt un adieu, s'enlacer, s'avouer l'immense bonheur que ce fut de ne pas être toujours seule en cette prison, mais le gardien qui était venu chercher Clémentine, le plus rude gardien qu'elle avait connu au cours de ces huit mois, l'avait tirée

brusquement par le bras sans aucun reste d'humanité. Personne n'osa prolonger ce dialogue à propos de sa compagne de captivité mais l'on songea au pire et l'on se dit que Clémentine éprouvait sans doute un sentiment de culpabilité pour avoir laissé seule Madoua avec ses geôliers. Mais qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Aucune attitude n'avait de certitude quant à son efficacité. De plus, sans trop y croire ou en refusant d'y croire, Clémentine en quittant sa prison ignorait encore si son exécution n'avait pas été décidée. Ce ne fut qu'en retrouvant le jour après un long moment passé dans un véhicule qu'on ôta le bandeau qu'elle avait sur les yeux et qu'elle eut l'espoir d'être vraiment libérée. Elle ignorait totalement les raisons de sa libération même si elle ne doutait pas de l'acharnement de ses proches à contacter nombre de personnes quel qu'en fût le lieu pour obtenir un secours, une audience, une promesse. Elle était également convaincue que s'il avait fallu verser une rançon, ses parents auraient obtenu le soutien financier nécessaire parmi leurs amis. Mais, avait-il été question d'une rançon ? Elle n'en savait rien. Ses parents ne l'avaient pas même évoqué lors de cette fallacieuse vidéo et elle-même n'eut le droit qu'à leur sourire, un fade sourire dissimulant très mal une tristesse et une angoisse rampantes. Ce retour qui se voulait heureux, avec l'incertitude qui planait sur le sort de Madoua désormais, ne le serait que partiellement.

Le temps semblait interminable, même si Clémentine, tandis que le jour se levait déjà, reconnaissait progressivement ce paysage de savane arborée où elle avait eu l'habitude d'aller visiter quelques villages et de s'informer de la situation médicale de leurs habitants. Elle restait muette, abattue, sans être aucunement exubérante malgré sa libération inattendue. Après une ou deux heures de route, sans que Clémentine ne fût informée de l'heure, le chauffeur décida de s'arrêter quelques minutes au bord de la route et tandis que l'un des accompagnants montait la garde, on servit du café à Clémentine. Ce geste lui évoqua aussitôt cet homme très grand, à la voix forte, qui ne lui montra jamais son visage, pas même ses yeux, qui lui servait ses repas, terme bien emphatique d'ailleurs pour ce qui n'était en réalité que quelques aliments destinés à vous laisser simplement en vie. Clémentine parla sans manifester quelque sentiment de haine de cet homme et elle ajouta qu'après quelques semaines, elle ne le redoutait plus ; il lui semblait même qu'il avait un peu adouci sa voix et qu'elle se rendait compte désormais qu'il ne devait être ni Malien, ni Touareg, ni Arabe, suppositions qu'elle avait faites au début de son incarcération. Il parlait en une langue totalement inconnue pour elle. Les journées étaient si longues que même cette présence plutôt menaçante lui faisait du bien car la détention, même avec Madoua, était difficile à supporter.

De façon trop hâtive, maladroite, le jeune Malien au visage voilé, assis à son côté, lui demanda si elle allait reprendre ses activités humanitaires. Elle ne sut que dire car celles-ci réclamaient de Clémentine une force physique et une force morale tout autant indispensables alors que Clémentine était physiquement amoindrie et son psychisme déstabilisé. Son idéal, son engagement dans les pays où l'on côtoyait chaque jour des enfants victimes de la malnutrition, de la guerre, avait perdu toute sa signification. Sans doute allait-il falloir du temps, beaucoup de temps, pour qu'elle se reconstruisît et qu'elle portât un autre regard sur ces huit mois de sa vie.

Enfin, ils arrivèrent sur un petit aérodrome où une autre équipe composée de deux soldats maliens, au grand jour cette fois, s'apprêtait à l'acheminer à Bamako avec un petit avion de tourisme sorti d'un hangar. Là, elle prendrait l'avion comme n'importe quelle passagère car, en se noyant parmi les passagers, sa libération serait anodine. Elle le devina un peu lorsque l'un des militaires lui remit un faux passeport, dans lequel seul son nom et son prénom avaient été modifiés. Ainsi, si elle était questionnée à l'aéroport, peu

de questions risquaient de la mettre dans l'embarras ou d'être dérangeantes. Il lui fallait simplement désormais se mettre dans la peau de Priscilla Martin, une simple touriste. Clémentine se contenta de hocher la tête, résignée quoique de nouveau inquiète. Ce cauchemar ne finira-t-il donc jamais, se demandait-elle. Et ce processus si complexe, cette mise en scène, qui l'avait décidé ainsi ? Étaient-ce les ravisseurs ou un quelconque négociateur, quelque personnalité française ou malienne peut-être, elle ne le sut pas ce jour-là et ne chercha pas à le savoir d'ailleurs. C'était dans la nuit suivante qu'elle devait retrouver sa ville natale, sa famille et ses amis. L'absence de la presse fut une autre exigence pour sa libération. Elle serait uniquement une touriste, ni accompagnée, ni même attendue, revenant du Mali.

Ce jour de Mars tant attendu fut donc bien celui de son retour, de retrouvailles discrètes et émouvantes à la fois. Ses parents comprirent qu'il lui fallait en premier lieu se reposer et appréhender à nouveau cet environnement qu'elle retrouvait après une interminable nuit dans une grotte du Mali.

Après quelques jours de repos, Clémentine reprit pleinement conscience du monde dans lequel elle se trouvait à nouveau et commença à suivre un peu les actualités, par le biais de la télévision principalement car son smartphone avait été dérobé par ses ravisseurs. Entre autres informations, elle découvrit un soir, Arielle, reçue en grandes pompes à la mairie de Toulouse quelques jours après son retour. Clémentine, ébahie, reconnut en la personne d'Arielle une amie d'enfance, une copine d'école qu'elle invitait chez elle avec d'autres camarades lors de ses anniversaires, et qu'elle n'avait jamais revue depuis des années bien que demeurant toujours dans cette même ville de Toulouse. Toutes ces dernières années, Clémentine avait mis toute son énergie au service de populations de l'Afrique sahélienne, si bien qu'elle s'était un peu désintéressée des nouvelles dans l'hexagone, nouvelles qu'elle trouvait le plus souvent désuètes, déconnectées de la réalité de notre planète. Avant qu'elle ne fût capturée par des hommes qu'elle prit au début pour des Touaregs, elle ignorait donc totalement qu'une jeune fille de Toulouse était sur le point de partir dans l'espace, de rejoindre l'équipage de la navette. Pendant ces mois, où tel un rat dans son trou, elle fut coupée totalement du monde, elle ne fut plus au courant de quoi que ce fût. Sa surprise et son émerveillement n'en furent que plus intenses en regardant tous ces honneurs rendus à cette astronaute qui avait autrefois partagé avec elle le traditionnel gâteau d'anniversaire.

Elle en parla aussitôt à ses parents qui jugèrent le moment propice pour lui révéler alors tout le processus qui avait mené à cet heureux dénouement, ce soulagement salutaire, ce bonheur retrouvé par elle-même et par l'ensemble de ses proches. Sa mère alla donc chercher une lettre dans la table de nuit et lui tendit ce courrier.

Clémentine fut confuse, en voyant le nom de son expéditeur et elle commença à deviner un peu la raison de sa libération mais elle était loin d'imaginer l'incroyable processus qui avait permis cette libération. Elle lut et relut cette lettre écrite par le père d'Arielle. Cette lettre était bouleversante et le scénario à l'origine de son retour à la liberté était tellement surprenant qu'on eût dit qu'il n'était encore que fictif.

Clémentine observa ses parents avec une reconnaissance qui était davantage de l'amour car elle comprit très vite qu'une initiative pertinente et courageuse de ses parents avait été déterminante. Elle les questionna et son père lui résuma le processus dont il avait été l'inspirateur.

Lorsqu'ils avaient lu la détresse morale et les souffrances physiques de leur fille lors du montage réalisé par les ravisseurs, ils réfléchirent jour et nuit au moyen de la faire libérer car il leur semblait que le gouvernement était dépourvu d'influence auprès de ces ravisseurs et que ceux-ci n'appartenant pas à un réseau connu, aucun interlocuteur ne pouvait être contacté. Ce même gouvernement, d'ailleurs, avait cru qu'il ne fallait guère parler à la presse de cette prise d'otage qui ne concernait qu'une seule personne, une humanitaire méconnue du grand public, et qu'en ne donnant pas d'écho à sa captivité, cela serait le moyen le plus sûr pour en obtenir une rapide et discrète libération. Les revendications de ces preneurs d'otage n'étaient pas encore bien claires à l'époque, ce qui inquiétait davantage encore, d'autant plus que l'argent n'était guère leur motivation. Toutes les personnes contactées, ministres français, maliens, responsables d'ONG connues, journalistes reconnus pour leur indépendance et leur savoir-faire, hommes d'affaires au passé parfois ténébreux, aucune de ces personnes n'était parvenue à nouer contact avec un intermédiaire choisi par les preneurs d'otages ou avec l'un d'eux en personne. Seul un journaliste russe, celui que les ravisseurs avaient contacté, de façon plus que douteuse pour diffuser leur vidéo, avait affirmé à l'ambassadeur de France au Mali que ces preneurs d'otages étaient des Tchétchènes s'étant mélangés aux islamistes touaregs. Cette prise d'otages semblait mal préparée et les ravisseurs eux-mêmes se demandaient probablement comment désormais mener à bien leur dessein. Peut-être ce journaliste russe ne leur avait-il pas paru fiable ou suffisamment influent pour mener des négociations. L'issue de cette prise d'otages semblait fort indécise, peut-être même tragique.

La souffrance de Monsieur et Madame Sonois qui avaient bien réalisé cela fut alors à son comble.

Or, à la télévision, sur la chaîne régionale, on parlait chaque soir ou presque de la jeune astronaute, Arielle, qui était devenue la plus jeune astronaute ayant pris place dans la navette.

Les parents de Clémentine ne sachant plus à qui se vouer pour obtenir la libération de leur fille supposèrent qu'il fallait une personne ayant une certaine notoriété. Ils avaient reconnu Arielle dans les reportages de la télé et même les parents d'Arielle lors d'une interview. Le père d'Arielle avait été hospitalisé quelques jours pour un problème rénal si bien que les parents de Clémentine, qui travaillaient dans cet hôpital, avaient trouvé l'adresse du père d'Arielle grâce à un fichier auquel ils eurent accès de manière illicite. Pour la première fois, ils avaient enfreint le règlement de l'hôpital mais ils étaient prêts à en assumer tous les risques. Ils se résolurent à contacter au plus vite les parents d'Arielle. Ils choisirent de leur adresser une lettre pensant qu'ils la liraient lentement alors qu'un coup de fil risquait de s'achever aussitôt, sans même avoir le temps de leur présenter de solides et émouvants arguments.

Les parents de la jeune astronaute n'avaient pas non plus oublié la petite Clémentine qui jouait avec leur fille. D'une nature très sensible, la mère d'Arielle fut particulièrement émue à la lecture de la lettre reçue. Ils se dirent qu'il serait monstrueux de n'être sensible qu'à la gloire, éphémère peut-être, de leur propre fille, alors que son ancienne petite compagne devait connaître des jours atroces. Il fallait agir.

En dépit du règlement très strict des missions spatiales, comme ils avaient parfois, brièvement et secrètement, l'autorisation de s'entretenir avec leur fille qui était à bord de la navette, ils la contactèrent et celle-ci eut d'emblée l'idée de s'adresser directement aux preneurs d'otages depuis l'espace. Dans l'ivresse de sa mission et

l'illusion propre à sa relative jeunesse, Arielle envisageait une chose qui risquait fort de convaincre encore plus les ravisseurs de l'efficacité de leur acte, de leur puissance, tout en dénigrant le rôle joué jusqu'alors par des officiels. Il leur faudrait attendre encore pour obtenir tout ce qu'ils souhaiteraient dont, curieusement d'ailleurs, ils n'avaient guère parlé jusqu'alors. Les parents d'Arielle dissuadèrent aussitôt celle-ci d'agir ainsi et lui demandèrent plutôt d'user de ses relations pour dénicher le véritable interlocuteur capable de convaincre ces preneurs d'otages. Il fallut attendre plusieurs semaines avant que les parents de Clémentine ne reçussent une lettre des parents d'Arielle leur affirmant que le jour de la libération de leur fille serait proche. Ils turent à dessein les moyens utilisés par Arielle alors qu'elle se trouvait si loin de la terre, pour parvenir à cette heureuse fin. Chacun mesurait bien, Arielle la première, qu'un échec, cette fois, eût été dramatique et peut-être même fatal à la vie de sa copine d'enfance.

Malgré les contraintes que lui imposait sa mission dans la navette, Arielle songea alors très souvent à Clémentine et s'évertua à trouver une procédure adéquate pour en obtenir la libération. Elle ne pouvait depuis la navette spatiale communiquer avec un interlocuteur de son choix. Très vite, elle se confia à Vladimir, le cosmonaute avec lequel elle avait tout de suite sympathisé. Il était Russe et connaissait divers généraux dont l'un d'eux allait régulièrement au Mali dans le cadre de l'aide mutuelle que les Russes et les Maliens désiraient accroître pour lutter contre toute forme de terrorisme. Vladimir, sous un prétexte habile, parvint à obtenir l'autorisation de contacter un général présent à Baïkonour pour un colloque sur l'exploitation éventuelle de l'espace dans le cadre de la protection de leur territoire. Vladimir savait que ce général avait été depuis longtemps formé à l'espionnage. Il connaissait certains réseaux terroristes du Mali, notamment la filière tchéchène, celle qui intéressait beaucoup les Russes. Les attentats fomentés par ceux-ci avaient été à l'origine d'une traque de certains Tchétchènes partout dans le monde et de la détention très dure de certains d'entre eux dans la province russe de Dorimov.

Le général contacté avait un tel ressentiment contre les Tchétchènes, accusés avec ou plus ou moins de certitude de terrorisme, qu'il accepta d'emblée d'aller lui-même au Mali et d'essayer de prendre contact avec les ravisseurs dont il pensait, sans preuve véritable toutefois, qu'ils pouvaient être des Tchétchènes. Cela s'avéra exact et les ravisseurs ayant mesuré le poids représenté par cet interlocuteur lui confièrent leur principale revendication, la libération de sept prisonniers tchéchènes se trouvant dans la même prison, dans un camp de redressement de sinistre réputation. Peu de personnes auraient eu l'impudence de demander une telle chose aux dirigeants russes et il fallait que ce général eût vraiment d'importantes accointances avec les autorités de l'ex URSS pour qu'il se permît de solliciter une telle chose. Le Kremlin convoqua néanmoins le général afin de s'assurer qu'il ne trahissait point son ancienne Mère Patrie et il accepta le souhait des preneurs d'otages. Il imposa néanmoins une condition intangible, celle d'une libération totalement tenue secrète aux yeux de l'opinion qui ne la comprendraient et accuseraient l'Etat de faiblesse. Il ne fallait pas non plus donner l'impression que la Russie cédaux suppliques d'occidentaux, notamment d'une petite astronaute française. Le général accepta toutes ces conditions considérant d'ailleurs qu'il était de son propre intérêt de ne point donner de l'écho à son rôle en dichotomie avec son passé de militaire intransigeant. Le moindre doute d'une contrepartie financière eût brisé sa carrière et eût probablement été à l'origine d'un procès monté de toutes pièces.

Alors que la mission d'Arielle dans l'espace se déroulait avec éclat, cette dernière se conforma à tous les desiderata du général russe, ami de Vladimir, son compagnon à bord de la navette mais, au fond d'elle-même, elle redoutait qu'un incident ne se produisît,

que l'extrême discrétion voulue soit mise à mal même involontairement.

Lorsqu'à son retour, elle sut par ses parents que la mission avait été menée à bien, elle leur dit qu'elle aurait un seul mais important regret, celui de ne pouvoir revoir Clémentine, craignant qu'un indiscret et indélicat paparazzi n'incitât à une enquête quelque ami et friand journaliste qui finirait par étaler au grand jour la réalité de cette libération.

Les parents d'Arielle avaient mis au courant ceux de Clémentine de cette intangible interdiction d'une rencontre entre leurs filles respectives et que, si d'aventure elle fut fortuite, chacune ferait en sorte qu'elle demeurât anonyme et ne durât qu'un instant. Ce fut avec le même regret, la même émotion, qu'Arielle et Clémentine se conformèrent à cette injonction.

Les parents de Clémentine utilisèrent un subterfuge pour remercier infiniment Arielle en ayant recours à un médecin sans frontières, d'origine allemande, pour lui transmettre un courrier sous pli médical confidentiel.